

Germanica

[59 | 2016](#)

[La modernité littéraire dans l'Allemagne divisée](#)

Comptes rendus de lecture

Helmut Pillau, Wildwuchs. Eine Jugend inmitten des zerrissenen Berlin

Berlin, Pro Business, 2015, 371 p.

Andrée Lerousseau

p. 186-187

<https://doi.org/10.4000/germanica.3588>

Version(en):

Helmut Pillau, Wildwuchs. Eine Jugend inmitten des zerrissenen Berlin, Berlin, Pro Business, 2015, 371 p.

[Text](#) | [Zitat](#) | [Autor](#)

Volltext

[PDF 264k](#) [Link zu einem Online-Dokument versenden](#)

1 On se plonge avec intérêt dans le récit de cette jeunesse et c'est avec un plaisir constant dû à la qualité de la langue et à un humour et une ironie subtile, qui ne bascule jamais dans la satire, que l'on parcourt ce roman de formation d'un intellectuel quelque peu atypique qui, à partir de 1980, enseignera la littérature comparée à l'Université de Mayence, lorsque sera venu le temps d'un « embourgeoisement » considéré avec une distance critique et amusée par ce Berlinois d'origine et de cœur.

2 « Écrire sur soi signifiait en même temps écrire sur Berlin », confie Helmut Pillau, et son autobiographie se lit également comme une passionnante chronique de la vie politico-intellectuelle berlinoise, de la fin de la Seconde Guerre mondiale au tout début des années 1980. Berlin est en effet le lieu où « s'estompent les frontières entre les sphères publique et privée », un espace en marge de la normalité, propice au développement d'un esprit critique, non-conformiste et, compte tenu du statut particulier de la ville, nécessairement « politisé ». Si la personnalité de l'auteur s'ancre dans l'histoire familiale et le rejet du père, il ne fait nul doute que les prédispositions de l'enfant et de l'adolescent, son don de l'observation, sa passion pour la littérature et la « chose politique », sa curiosité de l'autre trouvaient en Berlin la possibilité d'un plein épanouissement. Une tension permanente entre objectivité et subjectivité, entre l'expérience personnelle et collective, de même que le rejet des jugements péremptaires, des attitudes partisans et de toute idolâtrie confèrent sa spécificité au regard porté sur soi et sur la société environnante, dans un exercice constant du jugement critique et une prise de distance qui passe non pas par le registre de l'accusation et de la condamnation sans appel, mais par le jeu des contrastes : entre Berlin et le reste de l'Allemagne (principalement la RFA) et, si l'on considère les années d'apprentissage, entre une génération

de jeunes Berlinois bien décidés à prendre leur vie et leur avenir en main et la génération précédente, celle du refoulement d'un passé récent et des accommodements avec le présent dont le récit fournit de multiples exemples. Dans ce contexte, le discours tenu par Willy Brandt le 5 novembre 1956 marque une césure et fait figure de révélation pour l'adolescent, fasciné par cet orateur d'un type nouveau s'entendant à libérer chez ses auditeurs leur « potentiel démocratique ».

3Le long chapitre consacré aux années de formation à la *Freie Universität*, lieu du développement de l'esprit, au centre de la vie politique, intellectuelle et culturelle berlinoise, et à l'avant-garde des études comparatistes que Peter Szondi allait révolutionner, abolissant les frontières entre la littérature et l'histoire des idées, constitue pour tout lecteur germaniste une formidable source d'information et de stimulation : qu'il s'agisse des controverses qui animent la *FU* des débuts du mouvement étudiant à la veille des années de plomb, de l'enseignement de Szondi, dont Helmut Pillau trace un portrait contrasté, ou de cette constellation de penseurs et d'intellectuels juifs, insufflant à la pensée une certaine radicalité (Szondi – Adorno – Scholem, et à travers eux Benjamin et Celan), dont la fréquentation, la rencontre ou la découverte alimentera désormais la réflexion de l'auteur autour de l'identité juive et de l'identité allemande. Le chapitre consacré au *Zentralinstitut für sozialwissenschaftliche Studien DDR-Forschung und Archivbereich*, où Helmut Pillau trouve un emploi au début des années 1970 complète le panorama historique, tout en s'inscrivant dans une continuité d'esprit marquée par la curiosité de l'autre Allemagne (présente dès l'enfance), un engagement précoce et jamais démenti pour la réunification dont l'une des conditions était une connaissance précise des évolutions en RDA et, en écho à la politique inaugurée par Willy Brandt, le rejet de l'esprit manichéen de la Guerre Froide.

4Le livre se termine par un hommage à l'ami, Claude Vigée, esprit rebelle à la souveraine liberté, grâce auquel l'homme mûr trouvera ce que Berlin n'avait pu lui révéler et éveiller en lui : la force du vivant. Chez ce grand poète et intellectuel juif, il perçoit des échos de Hamann dont les écrits l'avaient fasciné alors qu'il était étudiant et l'exposé (intégré au récit des années de formation) consacré à l'éthique de la langue chez ce penseur marginal présente une approche novatrice et particulièrement stimulante de l'œuvre. « Ce qui dans le contexte théologique apparaît comme une certitude de la foi, apparaît [chez Hamann] sur le mode du "peut-être" », une modalité revendiquée par Helmut Pillau, en ce qu'elle seule est susceptible de ménager à l'esprit, tout comme à la ville divisée où a grandi l'auteur, une ouverture sur l'avenir, et qui nous prévient contre la « stérilité du définitif » dont la dénonciation traverse comme un fil rouge les essais et articles de Helmut Pillau.